**Les séquences textuelles : 1 ------la séquence narrative------**

 **Exercice 1 les extraits ci-après sont –ils narratifs ? Vérifiez en appliquant le schéma narratif ? Que constatez –vous ?**

«Alors que le chien luttait pour sortir de l'eau, Tito le regarda avec attention et nervosité. Le garçon, à peine 8 ans, était conscient du danger que représentait la situation: l'animal pouvait mourir noyé, tout comme lui s'il se jetait pour le sauver. Cependant, il a pris courage et a sauté à l'eau. À l'intérieur, il avait l'impression de ne pas pouvoir rester immobile face à un chien en difficulté. Tito s'approcha de l'animal, le serra dans ses bras et ensemble ils commencèrent à lutter contre le courant. Au bout de quelques minutes, ils se reposaient tous les deux sur le rivage, épuisés et en sécurité. »

 **«  Les vrais amis**

Il était une fois deux amis proches qui marchaient ensemble dans la forêt. Ils savaient que tout ce qui était dangereux pouvait arriver n'importe quand dans la forêt. Alors ils se sont promis qu'ils seraient toujours ensemble en cas de danger.
Soudain, ils virent un gros ours se rapprocher d'eux. L'un d'eux a grimpé sur un arbre voisin à la fois. Mais malheureusement, l'autre ne savait pas grimper à l'arbre. Ainsi conduit par son bon sens, il s'allongea sur le sol à bout de souffle et fit semblant d'être un homme mort.
L'ours s'approcha de celui qui gisait sur le sol. Et il a murmuré quel
que chose à son oreille, et a lentement quitté l'endroit parce que les ours ne veulent pas toucher les créatures mortes. Après cela, l'ami sur l'arbre est descendu et a demandé à son ami qui était sur le sol : « Ami, qu'est-ce que l'ours a murmuré à tes oreilles ? » L'autre ami a répondu : " Tout à l'heure, l'ours m'a conseillé de ne pas croire un faux-ami ».

 «  C’était le mois d’octobre, Fouroulou qui venait de quitter l’école accompagnait chaque jour son père au champ et partageait ses travaux .Le père était heureux de retrouver en son fils une aide appréciable.
- Vois-tu mon fils, dit- il, nous sommes deux .Ce n’est pas au –dessus de nos forces. L’été prochain, j’irai vendre les légumes pendant que tu t’occuperas des animaux.
- Et si on m’accorde la bourse ? je pourrai continuer mes études sans t’occasionner de frais.
- D’abord, on ne t’a rien accordé du tout, puisque les vacances sont terminées et qu’on ne t’a pas écrit.
Ensuite, crois-tu que nous sommes faits pour l’école ? Nous sommes pauvres .Les études sont réservées aux riches. Eux peuvent se permettre de perdre plusieurs années, puis échouer à la fin. Tandis qu’en restant ici, je ferai de toi un homme des champs .Tu cultiveras la terre et tu rapporteras autant que moi. Tu ne connaitras pas la misère que j’ai connue. D’ailleurs à quoi bon de tant savoir.»

 « Les préparatifs de notre appareillage furent plus longs que ne l'avait prévu le chevalier, et pas un de nos projets primitifs – pas même celui du docteur Livesey, de me garder avec lui – ne se réalisa selon nos intentions. Le docteur fut obligé d'aller à Londres pour trouver un médecin à qui confier sa clientèle, le chevalier était fort occupé à Bristol, et je restais au château, sous la surveillance du vieux Redruth, le garde-chasse. J'étais quasi prisonnier, mais la mer hantait mes songes, avec les plus séduisantes perspectives d'aventures en des îles inconnues. Des heures entières, je rêvais à la carte, dont je me rappelais nettement tous les détails. Assis au coin du feu dans la chambre de l'intendant, j'abordais cette île, en imagination, par tous les côtés possibles ; je l'explorais dans toute sa superficie ; j'escaladais à mille reprises la montagne dite Longue-Vue, et découvrais de son sommet des paysages aussi merveilleux que divers. Tantôt l'île était peuplée de sauvages qu'il nous fallait combattre, tantôt pleine d'animaux féroces qui nous pourchassaient ; mais aucune de mes aventures imaginaires ne fut aussi étrange et dramatique que devait l'être pour nous la réalité.
Plusieurs semaines s'écoulèrent de la sorte. Un beau jour arriva une lettre adressée au docteur Livesey, avec cette mention : « À son défaut, Tom Redruth ou le jeune Hawkins en prendront connaissance. » Suivant cet avis, nous lûmes – ou plutôt je lus, car le garde-chasse n'était guère familiarisé qu'avec l'imprimé – les importantes nouvelles... »

 **Robert Louis Stevenson. L'île au Trésor**

**Exercice2 Lisez l’extrait suivant puis complétez le tableau ci-après**

|  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| narration | narrateur | personnages | Temps et lieu de l’histoire | Les actions | Repères chronologiques |
|  |  |  |  |  |  |

UN CŒUR SIMPLE

**P**endant un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l’Évêque envièrent à Mme Aubain sa servante Félicité.

Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage, cousait, lavait, repassait, savait brider un cheval, engraisser les volailles, battre le beurre, et resta fidèle à sa maîtresse, — qui cependant n’était pas une personne agréable.

Elle avait épousé un beau garçon sans fortune, mort au commencement de 1809, en lui laissant deux enfants très jeunes avec une quantité de dettes. Alors, elle vendit ses immeubles, sauf la ferme de Toucques et la ferme de Geffosses, dont les rentes montaient à 5,000 francs tout au plus, et elle quitta sa maison de Saint-Melaine pour en habiter une autre moins dispendieuse, ayant appartenu à ses ancêtres et placée derrière les halles.

Cette maison, revêtue d’ardoises, se trouvait entre un passage et une ruelle aboutissant à la rivière. Elle avait intérieurement des différences de niveau qui faisaient trébucher. Un vestibule étroit séparait la cuisine de la *salle* où Mme Aubain se tenait tout le long du jour, assise près de la croisée dans un fauteuil de paille. Contre le lambris, peint en blanc, s’alignaient huit chaises d’acajou. Un vieux piano supportait, sous un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et de cartons. Deux bergères de tapisserie flanquaient la cheminée en marbre jaune et de style Louis XV. La pendule, au milieu, représentait un temple de Vesta, — et tout l’appartement sentait un peu le moisi, car le plancher était plus bas que le jardin.

Au premier étage, il y avait d’abord la chambre de « Madame », très grande, tendue d’un papier à fleurs pâles, et contenant le portrait de « Monsieur » en costume de muscadin. Elle communiquait avec une chambre plus petite, où l’on voyait deux couchettes d’enfants, sans matelas. Puis venait le salon, toujours fermé, et rempli de meubles recouverts d’un drap. Ensuite un corridor menait à un cabinet d’étude ; des livres et des paperasses garnissaient les rayons d’une bibliothèque entourant de ses trois côtés un large bureau de bois noir. Les deux panneaux en retour disparaissaient sous des dessins à la plume, des paysages à la gouache et des gravures d’Audran, souvenirs d’un temps meilleur et d’un luxe évanoui. Une lucarne, au second étage, éclairait la chambre de Félicité, ayant vue sur les prairies.

Elle se levait dès l’aube, pour ne pas manquer la messe, et travaillait jusqu’au soir sans interruption ; puis le dîner étant fini, la vaisselle en ordre et la porte bien close, elle enfouissait la bûche sous les cendres et s’endormait devant l’âtre, son rosaire à la main. Personne, dans les marchandages, ne montrait plus d’entêtement. Quant à la propreté, le poli de ses casseroles faisait le désespoir des autres servantes. Économe, elle mangeait avec lenteur, et recueillait du doigt sur la table les miettes de son pain, — un pain de douze livres, cuit exprès pour elle, et qui durait vingt jours.

En toute saison elle portait un mouchoir d’indienne fixé dans le dos par une épingle, un bonnet lui cachant les cheveux, des bas gris, un jupon rouge, et par-dessus sa camisole un tablier à bavette, comme les infirmières d’hôpital.

Son visage était maigre et sa voix aiguë. À vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante ; dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge ; — et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, fonctionnant d’une manière automatique.

**Exercice3 : lisez le texte ci-après puis dites quelles sont les caractéristiques qui indique qu’il est de type narratif ? Indiquez le genre de ce texte. !**

**Autrefois,** il y avait un royaume en terre de Priangan. A vécu une famille heureuse. Ils étaient un père en forme de chien, son nom est Tumang, une mère qui s'appelait Dayang Sumbi, et un enfant qui s'appelait Sangkuriang. Un jour, Dayang Sumbi a demandé à son fils d'aller chasser avec son adorable chien, Tumang. Après avoir chassé toute la journée, Sangkuriang a commencé à être désespéré et inquiet car il ne chassait pas le cerf. Puis il a pensé à tirer sur son propre chien. Puis il a pris le foie de chien et l'a ramené à la maison.
**Bientôt** Dayang Sumbi a découvert que ce n'était pas le levier du cerf mais celui de Tumang, son propre chien. Alors, elle était très en colère et a frappé la tête de Sangkuriang. Lors de cet incident, Sangkuriang a été blessé et a subi une cicatrice, puis a été chassé de chez eux.
Les années passent, Sangkuriang a voyagé dans de nombreux endroits et est finalement arrivé dans un village. Il a rencontré une belle femme et s'est senti amoureux d'elle. Alors qu'ils discutaient de leurs projets de mariage, la femme a regardé la blessure à la tête de Sangkuriang. Cela correspondait à la blessure de son fils qui était parti plusieurs années plus tôt. Bientôt, elle réalisa qu'elle était amoureuse de son propre fils.
Elle ne pouvait pas l'épouser mais comment le dire. Puis, elle a trouvé le chemin. Elle avait besoin d'un lac et d'un bateau pour célébrer leur mariage. Sangkuriang a dû les fabriquer en une nuit. Il a construit un lac. Avec une aube juste à côté et le bateau était presque complet. Dayang Sumbi a dû l'arrêter. Puis, elle a illuminé l'horizon oriental avec des éclairs de lumière. Cela fit chanter le coq pour un nouveau jour.
Sangkuriang n'a pas réussi à l'épouser. Elle était très en colère et a donné un coup de pied au bateau. Il s'est effondré et est devenu la montagne de Tangkuban Perahu Bandung.

**Exercice4 : lisez le texte suivant, Quelle est la séquence dominante ? Dans un tableau faites ressortir les caractéristiques de la séquence dominante**

La première journée de nos deux voyageurs fut assez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de se voir possesseur de plus de trésors que l'Asie, l'Europe et l'Afrique n'en pouvaient rassembler. Candide, transporté, écrivit le nom de Cunégonde sur les arbres. À la seconde journée deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans des marais, et y furent abîmés avec leurs charges ; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après ; sept ou huit périrent ensuite de faim dans un désert ; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin, après cent jours de marche, il ne leur resta que deux moutons. Candide dit à Cacambo : « Mon ami, vous voyez comme les richesses de ce monde sont périssables ; il n'y a rien de solide que la vertu et le bonheur de revoir Mlle Cunégonde. -- Je l'avoue, dit Cacambo ; mais il nous reste encore deux moutons avec plus de trésors que n'en aura jamais le roi d'Espagne, et je vois de loin une ville que je soupçonne être Surinam, appartenant aux Hollandais. Nous sommes au bout de nos peines et au commencement de notre félicité. »

     En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais- tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? -- J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. -- Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? -- Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : " Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux, tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. " Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

[...]